



## Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°4 | April 2026

### Aux origines du trumpisme : la voie anarchiste

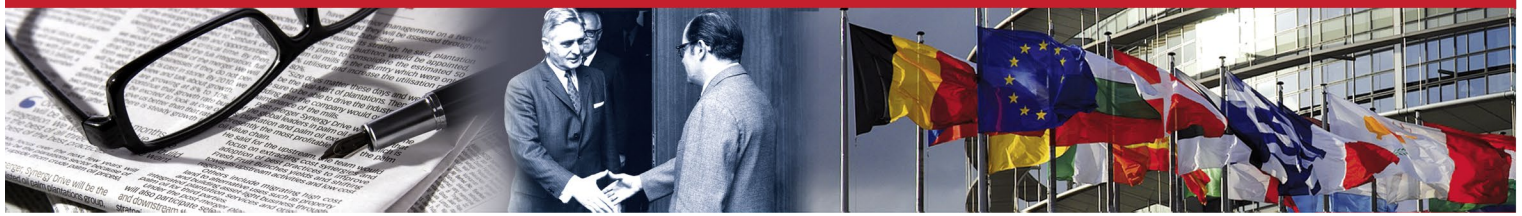
  
Fondation Pierre du Bois  
pour l'histoire du temps présent

Olivier Meuwly\*

## Aux origines du trumpisme : la voie anarchiste

*Depuis qu'il a été réélu à la Maison Blanche, il est peu de dire que Donald Trump ne cesse de défrayer la chronique. Il ne se passe pas un jour sans que le président américain n'arrose la planète de ses tweets incendiaires ou emplis d'une prose au style aussi infantile que boursoufflé. Mais on ne peut contester son art de saturer l'espace médiatique, entre annonces stratégiques et provocations plus ou moins bien calibrées. Rarement Washington a fonctionné si fortement comme centre de gravité de l'histoire du monde en train de se faire. Inévitablement, la présence si oppressive de Trump dans l'actualité ne peut que susciter les hypothèses les plus nombreuses sur les sources de ce qui s'apparente à sa pensée, et que l'on doit qualifier ainsi, malgré les incohérences les contradictions qui en obstruent en permanence l'expression.*

*Car le discours trumpien, désinhibé et outrancier, s'inscrit dans une vision du monde que l'on se saurait réduire à la collection d'insultes, dont il accable les autres, et de compliments, adressés à sa personne et injectés à flux tendu dans son propre réseau social. Peu d'observateurs avisés tombent d'ailleurs dans ce piège. Ce discours reflète une évolution de la pensée propre à une partie de la droite telle qu'elle s'est développée depuis les années 70 du XXe siècle en Europe et aux Etats-Unis, dévoilant parfois certaines analogies entre les deux cas, malgré des contextes respectifs très différents. La présente contribution tente de parcourir cette histoire de la droite américaine dont Trump est l'actuel dépositaire. Mais elle tentera aussi de repérer, dans les généalogies proposées, et souvent passionnantes, comme celle d'Arnaud Miranda récemment publiée chez Gallimard, des ascendances souvent négligées, comme le rôle de l'anarchisme, bien que celui-ci ne soit pas a priori une pensée de droite. Mais le détour par cette philosophie offre, pensons-nous, quelques éclairages complémentaires à ceux déjà à notre disposition.*



## Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°4 | April 2026

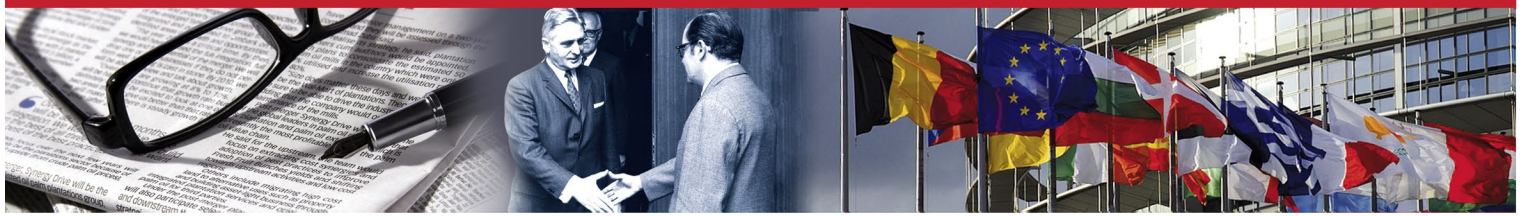
### Le virage conservateur de la droite américaine

#### *L'histoire erratique du Parti républicain : un survol*

La segmentation de l'histoire américaine dans un schéma droite-gauche ne peut être effectuée selon les mêmes modalités qu'en Europe. A la fin du XIXe siècle, le territoire libéral est occupé par les Républicains, héritiers des vainqueurs de la guerre de Sécession, en phase avec la modernité industrielle et sociale caractéristique des Etats du Nord, voués au libre-échange et à l'antiesclavagisme. La pensée conservatrice, très présente chez les Pères fondateurs, a clairement établi son domicile dans les Etats du Sud où dominant les démocrates, fils des anciens confédérés, partisans d'un fédéralisme jaloux et qui accepteront avec des grandes difficultés le verdict des armes. La pensée progressiste est portée par le Parti républicain dans la tradition d'un Abraham Lincoln ou d'un Théodore Roosevelt. Sous sa présidence, son pays amorce son ascension qui le hissera, grâce à la Première Guerre mondiale, au rang de sauveur du monde civilisé. Devenus la figure de proue de l'ordre mondial dessiné à Versailles en 1919, quand bien même ils ne participeront pas à la Société des Nations, les Etats-Unis accèdent à un statut de grande puissance sans laquelle rien ne peut se décider. Les conférences consacrées au redressement financier de l'Allemagne le montreront.<sup>i</sup>

Ils connaissent toutefois un basculement des idéologies aux fondements de leurs deux principaux partis après l'éclatement de la crise économique mondiale de 1929. Les démocrates, qui avaient commencé à se distancer de leur conservatisme originel en soutenant notamment l'entrée en guerre 1917, passent en quelque sorte à gauche avec un programme destiné à réparer le chaos généré par la chute de Wall-Street et dont le libéralisme est rendu coupable : le New Deal, initié par Franklin Delano Roosevelt, débouche sur un changement de fronts, alors que les républicains s'accrochent à des positions de plus en plus « droitières », enlisées dans un laisser-faire pourtant disqualifiées par la crise. Les démocrates et les républicains des années ultérieures ne pourront toutefois jamais être enchâssés dans un affrontement gauche-droite aussi archétypique que dans les démocraties européennes. Les frontières entre les deux camps resteront longtemps fort poreuses et les divergences entre eux n'apparaîtront pas comme des fractures idéologiques parfois infranchissables, comme on peut les observer en Europe entre les forces libérales et conservatrices, d'un côté, et celles ralliées au socialisme, d'obédience plus ou moins marxiste, de l'autre.

Les différences idéologiques s'estompent également Europe occidentale après 1945. Le système à la fois démocratique, libéral et providentiel mis en place dans les pays européens fait la part belle au compromis et au dialogue. Mariant sécurité militaire, face à la menace soviétique, prospérité économique, par l'instauration de fonctionnements économiques libéraux, et protection des plus défavorisés, par l'édification d'un vaste filet social, ce système est destiné à empêcher le retour de toute idéologie totalitaire, qu'elle soit fasciste, nazie ou communiste. Il s'ensuit une recherche d'un équilibre politique dont l'un des symboles, en Suisse, sera la répartition des sept sièges du gouvernement fédéral entre les trois partis les plus puissants du pays, dont les socialistes. Aux Etats-Unis, la croissance économique des Trente glorieuses, associée à l'expansion de la société de consommation, accentue l'effacement des limites politiques traditionnelle. Le parti républicain n'est pas encore prêt à quitter complètement



## Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

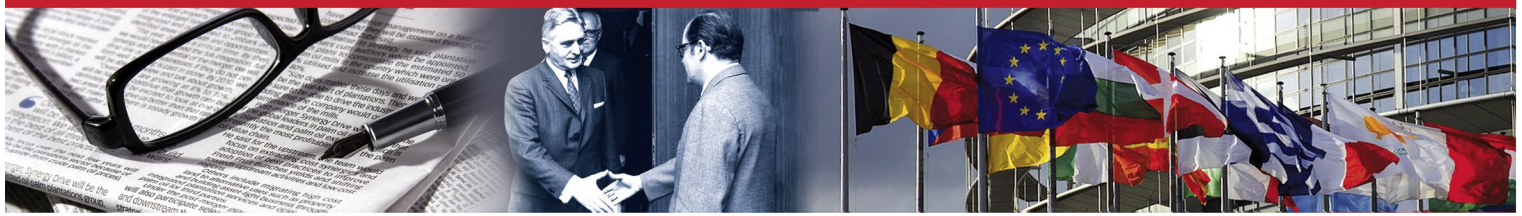
N°4 | April 2026

sa vision modérée du libéralisme forgée après la guerre, malgré une première incursion en territoire conservateur avec Barry Goldwater. Ce conservateur assumé accompagnera la migration des états du Sud vers le parti républicain, fut désigné candidat à la présidence en 1964, mais fut battu par Lyndon Johnson. D'ailleurs, le retour au pouvoir des républicains, en 1969, s'effectuera sous la conduite d'un Richard Nixon plutôt interventionniste, dont la vision trop keynésienne de l'économie lui vaudra maintes critiques.

La chute de Nixon, et la parenthèse démocrate qui lui succède, sont l'occasion pour les républicains d'opérer un ajustement idéologique décisif, première étape d'un renouveau aux conséquences profondes. Lecteur de la philosophe émigrée russe Ayn Rand, apôtre de l'Etat minimal, mais aussi disciple de Goldwater, Ronald Reagan, en entrant à la Maison Blanche en 1978, s'érige en vecteur, à l'instar de Margaret Thatcher de l'autre côté de l'Océan, de ce que l'on appellera le néolibéralisme. Conçu dans les années 30 en opposition aux doctrines dirigistes considérées à la source des totalitarismes, il revient à l'ordre du jour après-guerre. C'est dans son écrin que s'ordonnent les pensées libérales, comme l'ordolibéralisme en Allemagne. Elles encadreront la reconstruction de l'Europe et accompagneront les Trente glorieuses, ces trente années de croissance interrompue qui suivent 1945. Leur combat contre les théories keynésiennes, toujours très présentes, voire dominantes au fil du temps, sera épique et Hayek, von Mises, Röpke en seront les inspirateurs principaux, depuis leur promontoire de la Société du Mont-Pèlerin fondée en 1947. Les années 70, avec les crises pétrolières qui mettent un terme à la croyance en un Etat social aux limites infinies, assènent un coup fatal aux tendances interventionnistes alors si prégnantes. Est attendue une réponse ferme susceptible d'offrir les bases théoriques d'un renouveau économique. Le néolibéralisme connaît un nouveau souffle, hostile au compromis libéral-social dans lequel l'Occident se serait assoupi.

Ses théoriciens remarqueront vite que leur libéralisme repensé ne peut être défini en termes exclusivement économiques... Il doit s'arrimer à une vision philosophique et sociologique d'une société qui s'interroge dès le début des années 60 sur les fondements de sa croissance économique et de sa frénésie consummatrice. Car le monde politique occidental est sur le point de subir une profonde recomposition intellectuelle, dans une dimension paradoxale. La crise de l'Etat providence, actée par les crises économiques des années 70, coïncide avec la révolution culturelle des années 60, dont Mai 68 demeure l'une des expressions symboliques. De cet événement, aiguillonné par l'émergence d'une Nouvelle gauche à la fois anticapitaliste, anticomuniste et anti-sociale-démocrate, tisonné par des mouvements sociaux à vocation antiautoritaire et prônant des idées de liberté absolue, tant pour le corps que pour l'esprit, nous reparlerons dans le chapitre suivant. Pour l'instant, retenons que si « 68 » ouvre une nouvelle période de prospérité pour la gauche, il libère aussi d'autres aspirations politiques, plutôt sur la droite de l'échiquier politique cette fois, et sous un double aspect.

Si certains de ses tenants aperçoivent dans le néolibéralisme le prolongement naturel de cette liberté « réinventée », d'autres estiment que les forces conservatrices, souvent discréditées par leur proximité de mouvements actifs dans les années 30, s'étaient excessivement diluées dans les équilibres de l'après-guerre et qu'elles devaient recouvrer le droit à la parole. Goldwater en fut l'un des visages. Si une partie de ce conservatisme en phase de réveil dérive vers une xénophobie à l'origine d'un nouvel extrémisme de droite, que l'on étiquettera souvent de « populisme » dès les années 90, de façon trop peu nuancée, nombreux sont ceux qui repèrent un espoir de renouveau dans la jonction



## Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°4 | April 2026

entre le néolibéralisme et un conservatisme respectueux tant des traditions que des règles institutionnelles et déjà présent chez les néolibéraux « historiques » comme Hayek ou Röpke, décédé en 1966. Pour eux, la liberté prime et la démocratie parlementaire classique n'est pas forcément la seule arme pour la préserver. Ce mouvement inédit se présente ainsi comme une continuation de l'esprit libertaire des années 60, mais aussi comme son contre-pied, comme le signe d'une révolte contre les valeurs sociétales promues par 68 et cette Nouvelle gauche qui s'est emparée de l'étendard de la liberté.

### *Du néoconservatisme à la néoréaction*

Les Etats-Unis constitueront une scène majeure de la rencontre entre le néolibéralisme et ce conservatisme en voie de reformulation. Reagan en est certes l'un des acteurs centraux, mais il appliquera partiellement les règles de bonnes gestion théorisées par Milton Friedman, le nouveau chantre des « pèlerins » du néolibéralisme. S'il s'attaque aux impôts trop élevés, les dépenses étatiques explosent, notamment dans le domaine militaire. Et s'il s'intéresse à un libéralisme « ultra » et à un certain conservatisme social, il leur fixe des limites assez fermes. Un libéralisme plus jusqu'aboutiste est en revanche revendiqué par les anarcho-capitalistes, eux aussi stimulés par la promesse de liberté absolue brandie par le mouvement soixante-huitard. Inventé dans les années 1840 par le Belge Gustave de Molinari et développé une vingtaine d'années plus tard aux Etats-Unis par Lysander Spooner, pour qui l'impôt s'apparente à un vol pur et simple, l'anarcho-capitalisme se décline au XXe siècle en diverses variantes. Si David Nozick, pas éloigné de Rand, penche plus vers une minarchie que vers l'abolition de toute forme étatique, Murray Rothbard, disciple de Ludwig von Mises, et surtout David Friedman, fils de Milton, vont beaucoup plus loin. L'action des autorités n'aboutit qu'à une spoliation de toute liberté. Seul le contrat peut régler des questions d'organisation sociale qui peuvent toutes, en définitive, être ramenées à des relations juridiques, même la protection de l'environnement et la sécurité.

Ce courant de pensée apportera une riche munition à une autre pensée en train de se former à ce moment aux Etats-Unis : le libertarianisme, qui demande la concrétisation des principes anarcho-capitalistes. Il étend peu à peu son emprise sur la doctrine du Parti républicain, constituant ainsi le pan ultralibéral de la synthèse en train d'émerger avec George W. Bush, successeur de Bill Clinton en 2000 et entouré d'une série d'intellectuels déçus de la gauche, comme Bill Kristol ou Norman Podhoretz : le mouvement néoconservateur. Ce mouvement insère la liberté individuelle dans un respect des valeurs morales et nationales, sans craindre leur « exportation » par la force dans les régions du monde jugées hostiles à la démocratie. Rothbard, pourtant longtemps proche de la gauche libertaire par son hostilité à la guerre du Vietnam et à toute forme de discrimination, fonctionnera dès 1992 comme l'une des passerelles essentielles vers ce néoconservatisme en construction, avec un discours dans lequel il fonde désormais ses aspirations libertaires dans un antiétatisme virulent.

Le Parti républicain connaît une nouvelle mutation à partir de 2008, avec l'émergence d'un nouveau mouvement sur son aile droite, profitant du discrédit qui frappe le capitalisme à partir de la crise dite des subprimes. Se parachève alors l'alliance entre le libertarianisme et un néoconservatisme de plus en plus porté par les milieux religieux, et notamment évangéliques : en sort le Tea Party, du nom de la révolte qui amorça la révolution américaine en 1773.



## Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

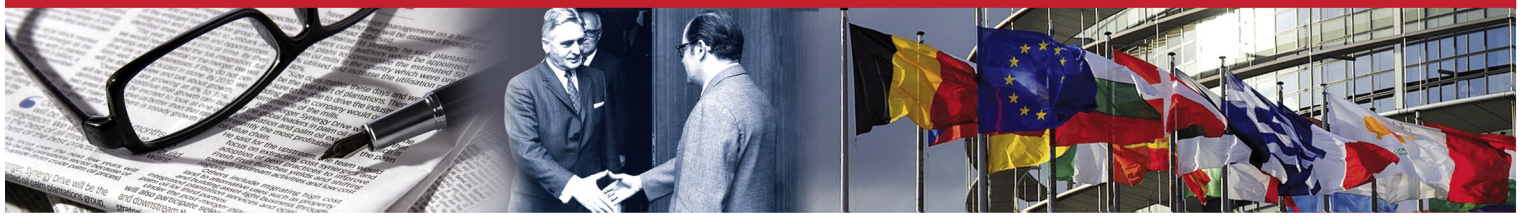
N°4 | April 2026

Son influence ne cessera de grandir dans le Parti républicain, notamment sur la question de l'avortement, et il n'est pas sans raison considéré comme l'un des leviers de l'élection de Donald Trump en 2016. Un temps conseiller de Trump, Steve Bannon s'intègre avec sa « alt-right » dans ce conservatisme « ultra », à la fois nationaliste et traditionaliste, proche en cela des mouvements « populistes » européens. Prétendant défendre la « vraie » liberté et la « vraie » démocratie, ces mouvements seront appelés ensuite « illibéraux », d'après le terme « inventé » par le premier ministre hongrois Viktor Orban. Le mouvement MAGA, base-arrière de Trump, puisera largement dans ce fonds. Ils joueront en réalité souvent le rôle d'une nouvelle extrême droite, qui se distingue toutefois de ses « ancêtres » par une conviction hautement proclamée de restaurer les bases de la démocratie : le fascisme et le nazisme, sans parler du communisme, se glorifiaient au contraire de leur frénésie antidémocratique...

Mais au sein de la mouvance conservatrice qui tournait autour de Parti républicain commence à percer, au tournant des années 2000, une autre tendance, fortement présente sur internet où ses blogs rencontrent une audience en progression constante. Elle prend congé du conservatisme et remet en question les fondements mêmes de la société démocratique américaine. C'est la mouvance néoréactionnaire qu'a particulièrement analysée Arnaud Miranda. Vénérant la technologie et la liberté, elle ne s'arrête pas aux portes d'un banal libertarianisme. Ce qu'elle vise, c'est la fin de l'universalisme porté par l'idéal démocratique, source, d'après ses théoriciens Curtis Yarvin ou Nick Land, de chaos, de corruption, de confusion et, in fine, de la mort de la liberté elle-même. Néoréactionnaire, il n'appelle pas la restauration d'un temps ancien vénéré, même si on sait le souvenir mythifié d'un prétendu Age d'or américain psalmodié par Trump. Il rêve plutôt d'une authentique révolution où régnerait le contrat érigé en maître par les libertariens, dans un Etat réduit à sa plus simple expression et vidé de sa substance démocratique. Son président serait remplacé par un PDG, monarque charismatique qui gouvernerait le pays comme une entreprise. On sait combien les adeptes de cette pensée sont nombreux dans l'entourage de la Maison Blanche, en particulier du vice-président J. D. Vance, proche du milliardaire Peter Thiel, grand financier des « néoréacs »...

C'est dans ce bassin-là que baigne l'idéologie d'un grand nombre des chefs républicains aujourd'hui. Gaza transformé en « Riviera », la haine d'une Europe présumée symbole de décadence, le DOGE piloté un temps par un Elon Musk dont la vision politique semble calquée sur l'antidémocratie des néoréacs, les penchants autoritaires « pédégéistes » du président, tout a été décrit par Yarvin, demiurge d'un trumpisme condensant la néoréaction des « mages » d'internet et un libertarianisme débridé. Sans parler du racisme qui hante les déclarations de Trump, et auquel fait écho l'« homme transformé » que Thiel promet via sa fascination pour le transhumanisme. Voilà le cadre intellectuel dans lequel Trump, réélu en 2024, semble se mouvoir, loin de la rhétorique simplette de ses tweets vengeurs ou dithyrambiques, suivant son humeur.

Ces faits étaient importants à rappeler pour comprendre que le trumpisme constitue un mouvement en soi, et non la copie plus ou moins pâle des années 30. Il ne suffit pas de le conspuer pour en exorciser les effets que l'on voudrait déclarer néfastes. Le critiquer exige une prise de conscience de ce qu'il est, le réduire à la reproduction de quelque chose qui aurait existé ne peut que nous aveugler. Mais a-t-on néanmoins fait le tour de la question ? N'y aurait-il pas d'autres ingrédients à prendre en compte pour en saisir la profonde originalité ? Dans une interview donnée au New York Times, cité dans Die Zeit du 29 janvier 2026, Donald Trump affirme que la seule chose qui peut le stopper, « c'est



## Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°4 | April 2026

sa propre morale, son propre esprit ». Dans son égotisme survolté, cette arrogante apostrophe ne serait-il pas l'indice d'un mécanisme intellectuel devant retenir l'attention susceptible d'expliquer, plus que sa psychologie dévoyée, au moins les ressorts de ce qui serait sa pensée politique ?

### Voyage en anarchie

*De Proudhon à 68 en passant par le dadaïsme...*

Il ne s'agit pas de retracer ici l'histoire de la philosophie anarchiste qui apparaît véritablement au début du XIXe siècle, comme refus de toute autorité, politique ou religieuse, mais aussi de toute convention ligotant la liberté individuelle. Accueillie comme une pensée potentiellement libératrice pour les classes opprimées, elle entre dans le langage politique des années 1840 lorsque Pierre-Joseph Proudhon, salué comme son « père », en fait le fondement de sa critique de la propriété, assimilée à un vol. Il adoucira plus tard amplement ses attaques initiales, mais là n'est pas la question. L'idée anarchiste était d'ailleurs dans l'air depuis pas mal de temps. Fourier imaginait dans les années 1820 des phalanstères, organisant leur existence en fonction des passions de chacun de ses membres dans des communautés autogérées en dehors des règles capitalistes en vigueur. Saint Simon, lointain descendant du célèbre mémorialiste, voyait la société gérée par des industriels et des ingénieurs, travaillant en réseau, par-delà les frontières, soustraits à toute autorité politique et où le gouvernement des personnes céderait le pas à l'administration des choses.

Avec Proudhon, on franchit un pas de plus. Il théorise une propriété qui ne serait plus privée mais collective et ausculte la plus-value qu'apporte les ouvriers dans leur labeur collectif, anticipant les analyses de Marx sur cette question. Les deux hommes se voueront une haine tenace. Pour Proudhon, le vrai régulateur des relations sociales est le contrat, qui doit se substituer à la loi, forcément détentrice d'une dimension autoritaire, par l'idée d'un pouvoir vertical qu'elle suppose. Pour lui ne compte que l'horizontalité, le pouvoir largement distribué, sur un mode fédéraliste. L'influence de Proudhon sera grande sur la lère Internationale, née en 1864, avant de décliner au profit de son adversaire. Le flambeau anarchiste sera repris par deux Russes issus de la noblesse, Michel Bakounine et Pierre Kropotkine. Le premier fonde la Fédération jurassienne, scission de l'Internationale, à Saint-Imier, en 1872. Populaire dans le Jura, mais aussi en Italie et en Espagne, son anarchisme veut tout détruire pour tout reconstruire, mais refuse le passage par une dictature pour instituer l'ordre nouveau qu'il imagine, même si sa direction gît entre les mains du prolétariat. Marx ne le lui pardonnera jamais...

Le second, Kropotkine ne se contente plus du collectivisme : ce à quoi il aspire, c'est à un vrai communisme, mais lui aussi intrinsèquement antiautoritaire. Foncièrement pacifique, il admet cependant que l'anarcho-communisme qu'il professe, fondé sur la coopération entre individus, doit passer à l'action, ne peut se confiner dans la proclamation de thèses abstraites. Il donnera ainsi la main à un programme prônant la « prise sur le tas » et la « propagande par le fait », ouvrant l'ère des attentats anarchistes qui bouleverseront la société bourgeoise de la Belle Epoque. Et peu importe si quelques têtes couronnées ou présidentielles seront sacrifiées sur l'autel de l'avènement de la société sans



## Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°4 | April 2026

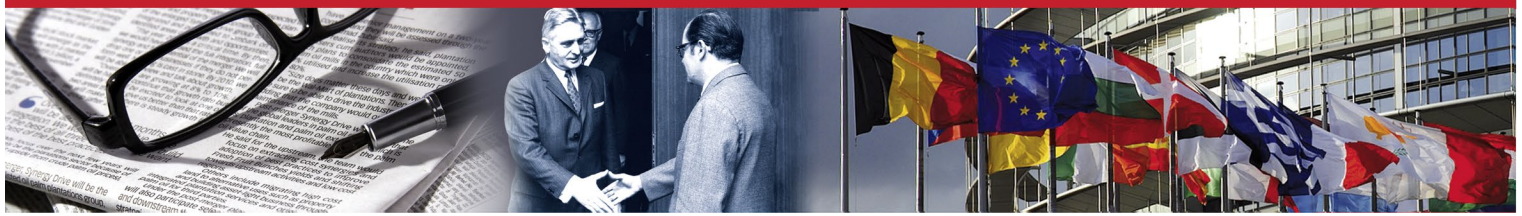
classe. Mais tomberont aussi nombre d'innocents... Certains artistes s'enflamment devant tant d'audace, mais la violence condamne le mouvement à l'insignifiance politique. L'anarchisme rebâtit sa réputation en pénétrant les milieux syndicaux. Elargissant ainsi leur sphère d'action, il table sur la grève générale comme matrice de la société épurée de la propriété qu'attend l'avenir. L'idéal anarcho-syndicaliste s'effilochera avec la guerre mondiale qui se profile.

L'anarchisme caresse quelques espoirs de succès politique après le conflit. Brièvement en Russie, au moment de la Révolution, où la personne de Kropotkine est très respectée, et en Ukraine, où Nestor Makhno patronne quelques expériences anarchistes avant que ne sonne l'heure de la reprise en main par les bolchéviques. Un peu plus longuement en Espagne où, malgré leur détestation de toute forme de pouvoir, des anarchistes participent au gouvernement de la République, sur le point de sombrer sous les coups de Franco, mais aussi de Staline, qui ne conçoit la guerre contre le fascisme que sous la direction exclusive des communistes. En réalité, l'anarchisme survivra, mais sans qu'il apparaisse sous cette étiquette, à travers des mouvements artistiques nés avant, pendant ou juste après la guerre : le futurisme, fondé par l'écrivain Filippo Marinetti, auteur d'un Manifeste publié en 1912, le dadaïsme, mis sur pied dans le cercle des réfugiés fuyant la guerre et réunis à Zurich autour de Tristan Tzara, en 1916, et le surréalisme, dû à l'initiative du médecin André Breton et que suivront Jacques Prévert, Louis Aragon, Paul Eluard, Marcel Duchamp...

Un demi-siècle plus tard, l'anarchisme se gonfle d'une nouvelle jeunesse en marge du mouvement soixante-huitard, dont nous avons brièvement parlé. Celui-ci vibre d'une volonté farouche de cultiver une liberté intégrale que les années d'après-guerre, dans leur soif consumériste, auraient niée en restaurant des principes autoritaires qui n'auraient fait que prolonger ceux à l'origine du fascisme. Il s'agit donc de rompre avec cette ère en réalité oppressive et de proclamer l'autonomie redécouverte de l'individu. Le mouvement soixante-huitard est certes multiple. Une fascination pour Mao, Trotski ou Che Guevara, considérés comme les rénovateurs d'une « vraie » gauche non stalinienne, anime nombre de ses leaders, mais les idéaux anarchistes ne sont jamais loin, comme chez les frères Gabriel et Daniel Cohn-Bendit. Des penseurs non anarchistes mais en appelant à un retour du Moi libéré du capitalisme seront aussi convoqués comme théoriciens du mouvement, comme Herbert Marcuse ou Wilhelm Reich, qui s'attache à réconcilier Marx et Freud. Les hippies, le féminisme ou l'écologie politique, dans leur combat antiautoritaire, porteront en eux l'héritage anarchiste.

### *Entre Stirner et les réseaux technologiques*

Dans son apologie du Moi triomphant, l'anarchisme n'a pas seulement essaimé du côté gauche de l'échiquier politique. Pilier du mouvement ouvrier, complémentaire et adversaire du mouvement socialiste passé progressivement sous la coupe de Marx et de ses thuriféraires, l'anarchisme s'implante aussi dans une autre tradition, ultra-individualiste : l'anarchisme de Max Stirner, contemporain de Proudhon. S'il admet la coopération entre individus au sein d'associations, rien ne doit altérer la suprématie du Moi, unique jauge du vrai et du faux. Lui seul peut déterminer ce qui lui convient, sa liberté est rigoureusement intangible. Stirner sera reçu avec beaucoup d'amitié par tout une série de personnes peu fanatiques de l'égalitarisme que la majorité des anarchistes veulent à tout prix



## Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°4 | April 2026

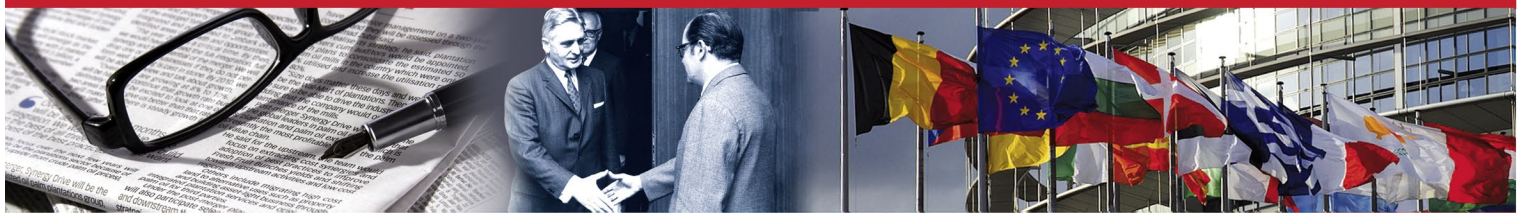
combiner avec la liberté intégrale qu'ils placent au-dessus de tout. Pour les strinériens, la liberté individuelle est supérieure et c'est elle qui doit dicter sa loi dans l'organisation de la société. Le darwinisme social s'en souviendra.

Cette aspiration à un individualisme dogmatique va ainsi imprégner des gens fixés sur la droite politique, y compris à son extrême, dégoûtés par un libéralisme institutionnel accusé de négliger cette liberté qu'il prétendait défendre, dans l'espoir d'une harmonie collective nécessaire... qui ne serait qu'un leurre. Coincé dans les compromis qu'il est amené à conclure pour préserver une parcelle de pouvoir, prisonnier d'un système parlementaire corrompu, le libéralisme aurait failli. Face à une dictature du prolétariat maudite, c'est la dictature du Moi souverain et absolu qui doit s'imposer et cette posture se retrouve aussi dans les années 60... où Stirner sort d'une longue éclipse. Certes, le mouvement soixante-huitard, en cherchant des pistes pour renouveler la gauche sociale-démocrate, trop compromise avec le capitalisme à ses yeux, macère dans une extrême gauche influencée par le trotskisme, le maoïsme ou d'autres courants plus ou moins libertaires, comme le situationnisme de Guy Debord. Mais la liberté individuelle, sous toute ses formes, est inscrite ne grand sur ses drapeaux... Sa plasticité idéologique finira par inspirer par d'autres mouvements, aux antipodes de la gauche.

L'individualisme anticapitaliste, omniprésent dans le discours de cette gauche adossée au féminisme et à l'écologisme naissant, alimente ainsi cette nouvelle droite dont nous avons parlé, farouchement ancrée dans un culte fantasmé du Moi, ultraconservatrice et souvent extrémiste. Mais, fidèle à Stirner prophète d'une liberté absolue dans tous les domaines, cet individualisme soixante-huitard contribue aussi à poser les fondements du néolibéralisme, lui aussi déjà cité et persuadé que l'individu libéré des contraintes étatiques doit être rendu à une sphère privée comme authentique refuge de sa spécificité. La privatisation des tâches publiques est en marche. 68 occupe ainsi une place, admise avec peine par les tenants de la gauche politique, à la source des deux mouvements antagoniques des années 80 et 90 : une gauche réorganisée autour de la Nouvelle gauche des années 60, longtemps dominante, et un néolibéralisme poussé à l'extrême dans le libertarianisme, surtout aux Etats-Unis. Stirner l'individualiste, apparaît dès lors comme l'oublié de la galaxie trumpienne...

Les partis libéraux « classiques » entreront dans une crise majeure sous la pression du néolibéralisme d'une part, en rupture avec l'Etat issu de l'après-1945, et du conservatisme resuscité des années 60, mais qui prend son véritable essor dans les années 90 sous le nom de « populisme », bénéficiant de la chute du Mur de Berlin et de la recomposition politique qu'elle entraîne dans son sillage. En son centre se loge la question des contours qu'il convient de donner au concept de nation dans ce nouveau contexte. Tentant, plus ou moins bien selon les cas, d'amalgamer l'individualisme soixante-huitard, dont les fruits sont en réalité peu à peu reconnus sur tous les territoire politiques, et les droits du peuple contre les « élites, ce « populisme » se présente comme une opposition au capitalisme accusé de désintégrer, par la « mondialisation » qu'il implique, la communauté nationale. Plus ou moins conservateur ou extrémiste selon les pays, et alimenté par le retour de l'idée de nation, il n'est pas sans lien, on l'a vu, avec le courant politique façonné outre-Atlantique par Steve Bannon.

Cette liberté réinventée, en acquérant une dimension économique à relents anarcho-capitalistes puisque, si l'individu était autorisé à revendiquer son droit sur lui-même, rien ne devait l'empêcher de crier son droit à s'enrichir, a ainsi



## Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°4 | April 2026

accompagné une partie du mouvement soixante-huitard vers de nouveaux horizons. La liberté érigée en dogme, le droit de s'épanouir selon ses désirs, une pensée réticulaire guère éloignée de Saint-Simon qui envisageait de reformer la communauté humaine par la coopération entre les individus reliés entre eux comme les villes par le chemin de fer, excitent les esprits. Ils constitueront un formidable accélérateur de l'imagination scientifique soucieuse, dans un premier temps, de ressouder les humains à la grande chaîne cosmique. Le mirage de la Silicon Valley naît dans l'explosion scientifique de l'informatique, destinée à devenir un bien de consommation comme les autres, et à sous-tendre le réseau abolissant toute distance. Le grand Tout romantique est reconstitué... avant que les visées économiques ne finissent par l'emporter sur toute autre vision : l'expansion des réseaux sociaux avec leur potentiel nocif en est la preuve. Mais ses grands-prêtres l'ont conçu dans l'effervescence hippie californienne, Steve Jobs en premier lieu... La technologie comme moyen de restaurer l'humanité dans son unité lacérée par les modes économiques et politiques d'avant-68 se mue en leitmotiv d'une nouvelle industrie appelée à changer le monde.

### Trump : un anarcho-néoréac ou un anarcho-techno ?

#### *Anarchisme et autorité*

Le phénomène trumpiste s'inscrit ainsi dans cette histoire sinieuse où s'entremêlent un populisme à tendance nationaliste et des idées libertaires où l'univers se réduit à un Moi perçu dans sa vocation d'homo oeconomicus... Trump rassemble plusieurs aspects du « néorépublicanisme » américain qu'il a forgé sur une base populiste dans sa déclinaison illibérale esquissée par Bannon, le socle majeure de son mouvement MAGA, mais en le pigmentant d'influences de plus en plus puissantes, au risque de désarçonner, voire de rebuter sa base historique : un libertarianisme teinté d'anarcho-capitalisme, qui l'ancre dans sa vision d'une économie-reine, mais désormais fouetté par un souffle néoréactionnaire de plus en plus intense dans sa pensée et à même de légitimer les distances qu'il ne cesse de prendre avec le choix démocratique des Pères fondateurs et les pulsions autoritaires que son comportement trahit.

A cette construction, nous avons ajouté une dernière couche : un anarchisme d'obédience stirnérienne, magnifiant un Moi dressé comme ultime norme morale susceptible de « cadrer » l'individu. Un individu par ailleurs épanoui seulement s'il n'est confronté qu'à lui-même, s'il est intégré dans la geste libertarienne, subordonnée à une technologie comme remède de tous le maux et obsédée par l'élimination de toute autorité en dehors de celle posée par les contrats (re)liant les individus entre eux. On sait combien le « deal » sous-tend l'essentiel de l'action du président américain, mais un « deal » compris évidemment dans sa seule dimension économique. Ne méritent d'être respectés que les contrats conclus dans un objectif « affairiste ». Bien qu'issus de la même idée, selon laquelle la force du contrat entre partenaires égaux en droits peut seul établir des rapports juridiques dignes de confiance, les pactes et traités ne peuvent atteindre le même degré de valeur s'ils unissent des Etats. Associant de nombreuses parties en même temps, le droit international n'a aucun sens : il contredit à la fois le nationalisme MAGA et l'idée que le contrat doit forcément contenir un rapport d'échange.



## Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

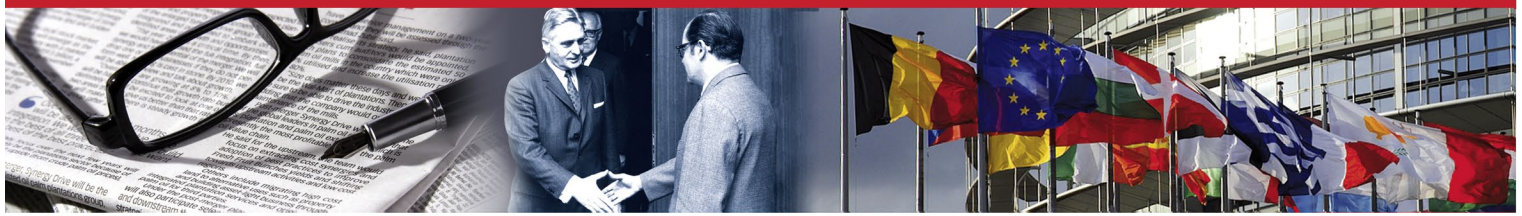
N°4 | April 2026

Cette adjonction stirnérienne à l'édifice idéologique du trumpisme qui donne la cadence au sein du Parti républicain aujourd'hui pose toutefois une question, qui ne fait que renforcer celle que pouvait déjà suggérer la présence de ce fond libertarien dans les entrailles de la nouvelle droite américaine : comment des courants d'idée à vocation libertaire, l'anarchisme individualiste pour le premier, l'anarcho-capitalisme pour le second, peuvent-ils se révéler capables de libérer une volonté autoritaire de moins en moins cachée ? On l'a vu, l'excroissance néoréactionnaire, tout en conservant maints principes libertariens, et donc anarchistes, n'a eu aucune peine à postuler un abandon des rituels démocratiques pour épouser une lecture verticale de l'organisation politique, lorgnant sans vergogne vers la création d'une monarchie, dont le titulaire ne se contenterait pas de régner, comme dans l'ancienne puissance colonisatrice, mais serait doté d'une vraie capacité de gouvernement, dans son manteau d'un PDG placé à la tête d'une grande entreprise. On sait que le président argentin Javier Milei, anarcho-capitaliste autoproclamé, est entouré de néoréacs... Mais ce détour « néoréac » constituerait-il le seul moyen de greffer la notion d'autorité sur un tronc trumpien pénétré de références anarchisantes ?

Pour tenter de répondre à cette question, il convient de revenir à l'histoire de la philosophie anarchiste et d'explorer à nouveaux frais les voies qu'elle a empruntées, une fois avéré l'échec de la violence désordonnée pratiquée par certains de ses apôtres au tournant des XIXe et XXe siècles. On se souvient que l'anarchisme, pour se dépêtrer de cette tunique étouffante d'une propagande par le fait dénuée de tout effet politique concret, avait tourné les yeux vers le syndicalisme. Par ce biais, il devait recouvrer un contact authentique avec la réalité d'un prolétariat dont il exigeait l'émancipation. Mais on se souvient qu'une seconde route s'était ouverte à lui via la création artistique, sur le point de réviser tous ses paramètres expressifs, dûment certifiés par des décennies d'un académisme jaloux de son magistère sur la création surtout picturale. De fait, durant la Belle Epoque, foisonneront les mouvements artistiques qui cherchent tous à décentrer le regard, à montrer autrement ce que l'œil croit restituer fidèlement, à s'approprié autrement l'espace, les couleurs, l'esprit d'un lieu, d'une personne, d'un objet. Autant d'étapes vers les mouvements de la première moitié du XXe siècle que nous avons déjà entraperçus.

### *Entre futurisme et techno-futurisme*

L'impressionnisme, le pointillisme, le fauvisme, le cubisme en France, Der Blaue Reiter ou Die Brücke en Allemagne, Die Sessession en Autriche-Hongrie, l'avenirisme en Russie instaurent une nouvelle propédeutique du voir en action. La photographie, si récente, prétend-elle projeter l'observateur dans un « authentique » reproduit à l'identique ? Mais que signifie ce réel annoncé à portée d'œil ? En dupliquant ce que l'on voit, quelle image donne-t-on de la « réalité » effective ? N'y a-t-il pas diverses façons de voir et, surtout, de montrer ? Le message romantique, « théorisé » en premier, pinceau à la main, par l'Allemand Caspar David Friedrich au début du XIXe siècle, est réactivé avec force : le romantisme doit montrer l'invisible et dire l'indicible. Kandinsky, un siècle plus tard, attribuera la même mission à son art. Mais c'est à travers le futurisme, le dadaïsme et le surréalisme, on s'en souvient, que l'anarchisme dépiste un chemin pour continuer à scruter la société, à en être l'« aiguillon », pour reprendre l'expression de Pierre-André Targuieff. Il faut questionner dans ses profondeurs un monde qui s'approche du précipice sans s'en rendre compte, pour le futurisme, qui y a plongé pour les deux autres mouvements : les obus ont déchiqueté les corps et les



## Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

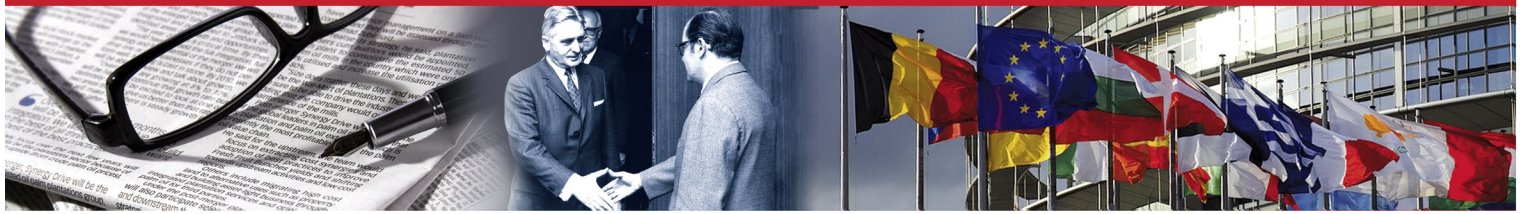
N°4 | April 2026

esprits ; peut-on encore les regarder comme avant ? L'expressionnisme, après-guerre, apportera à son tour ses réponses, plus désespérées les unes que les autres...

Le futurisme est décisif. Son fondateur, Marinetti, ne se dit pas anarchiste mais sa poésie, basée sur le vers libre et le symbolisme, l'est. Ce courant ne se veut pas qu'artistique. C'est une vision du monde qu'il propose, où se rejoignent à la fois la sublimation du passé grandiose de l'Italie et l'avenir, rythmé par la domination du mouvement, de la vitesse, de l'industrie, de l'automobile. Il y a du Saint-Simon chez Boccioni, puis Severini ou Papini, dans leurs œuvres où rien ne se fige, où le mouvement est constant. Un tableau célèbre montre un avion jaillir du Colisée en tourbillonnant : la machine du futur rencontre le passé dans son prestige le plus avenant... Et le visage politique qu'il revêt est celui du fascisme, le seul qui accepte de rompre avec le passé pour inventer l'homme nouveau. Ce sera aussi l'objectif de Mussolini. Marinetti sera l'un de ses compagnons de route, avant de s'en distancier, comme Papini s'éloignera de Marinetti pour revenir au catholicisme. Après la guerre, alors que le fascisme monte en puissance, les dadaïstes et les surréalistes ne guigneront pas vers l'extrême droite, mais vers son opposé, autre « utopie » totalitaire, mais si séduisante pour bien des artistes. Aragon, Breton succomberont à la tentation communiste, avant que ce dernier, dépité, ne rejoigne... le trotskisme.

Mais ces liens plus ou moins intenses, plus ou moins longs, avec les totalitarismes nous ramènent à la une question que nous posons au début de ce chapitre : comment des artistes, en rupture avec le conformisme bourgeois, anarchistes dans l'âme sinon dans les faits, voulant repenser l'art au nom de sa destruction, pour les dadaïstes, ont-ils ressenti le besoin de s'acoquiner avec des mouvements politiques violents et autoritaires ? L'anarchisme, dans sa haine de la démocratie bourgeoise, ne répugne pas à la violence, on l'a dit. Mais pourquoi cette vénération pour des dictatures ? Une hypothèse... L'anarchisme n'a pu que constater son impuissance à changer concrètement les choses... D'où un besoin de se rallier à des structures qui ne tremblent pas devant le pouvoir... Lénine, Mussolini, qui fut anarchiste au début de sa carrière... La majorité de ses artistes vira à gauche, plus rarement à droite, avec les futuristes, Dali et Bunel en Espagne, le poète Gottfried Benn en Allemagne... Oui au pouvoir, mais à une condition : ne pas s'arrêter dans ce marais démocratique qu'ils haïssent, où se languissent libéraux et sociaux-démocrates...

Lénine comme Mussolini sont des révolutionnaires, ils veulent un homme nouveau, comme l'a bien montré Frédéric Le Moal : comme Bakounine, Trump veut faire table rase du passé, rétablir l'Amérique d'un Age d'or présumé, divorcer du classicisme institutionnel. Trump n'est sans doute pas un Mussolini bis : cette manie de vouloir capturer l'actualité dans une réplique des années 30, c'est se cloîtrer dans un récit que l'on croit connaître mais qui se révèle trompeur. Sa façon d'agglomérer sur sa personne tant d'influences historiquement connotées, en revanche, peut et doit nous interpeller. Il faut la disséquer. Dans ce cadre, se référer aux années 30 pour essayer de comprendre le trumpisme et ses conséquences possibles peut être d'une certaine utilité opératoire. Démocrate de façade, persuadé que la technologie est la solution universelle et que, pour cette raison, elle ne doit être brimée par aucune réglementation, ennemi des conventions, dans tous les sens du terme, qui n'auraient amené que décadence, adepte de l'homme providentiel qui ne peut être que lui, Trump marque une césure. Tous les observateurs s'accordent à raison sur ce point. On ne peut se limiter à essayer de le « comprendre » à travers ses seules allures grand-guignolesques...



## Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°4 | April 2026

### Bibliographie sommaire

Henri Arvon, Max Stirner ou l'expérience du néant, Seghers, Paris, 1973.

Serge Audier, Néo-libéralisme(s), Grasset, Paris, 2012.

Philipp Bagus, L'ère Milei. La nouvelle voie de l'Argentine, Institut libéral, Lausanne, 2025.

Grégoire Barbey, Les Lumières obscures. Les idéologies de l'IA (2), Le Temps, 15 juillet 2025.

Anne-Sophie Chambost, Proudhon. L'enfant terrible du socialisme, Dunod Poche, Paris, 2024.

Patricia Commun, Les ordolibéraux. Histoire d'un libéralisme à l'allemande, Les belles lettres, Paris, 2016.

Raphaël Demias-Morisset, L'illibéralisme. L'idéologie de la nouvelle révolution conservatrice, Le Bord de l'Eau, Paris, 2025.

Diederik Dettmeijer (études, documents réunis et présentés par), Max Stirner, L'Age d'Homme, Lausanne, 1979.

Francis Fukuyama, D'où viennent les néo-conservateurs, Grasset, Paris, 2006.

Marc Lazar, Pour l'amour du peuple. Histoire du populisme en France, XIXe – XXIe siècles, Gallimard, Paris, 2025.

Thibaut Muzairgues, Postpopulisme. La nouvelle vague qui va subjuguier l'Occident, L'Observatoire, Paris, 2024.

Frédéric Le Moal, Histoire du fascisme, Perrin, Paris, 2022.

Olivier Meuwly, Anarchisme et modernité. Essai politico-historique sur les pensées anarchistes et leurs répercussions sur la vie sociale et politique actuelle, L'Age d'Homme, Lausanne, 1998.

Olivier Meuwly (dir.), « Tentations illibérales », une série publiée dans Le Temps des 17, 18, 19, 20 et 21 juillet 2023.

Jens Paul Müller, Quest-ce que le populisme ?, Gallimard Folio, Paris, 2018.

Arnaud Miranda, Les Lumières sombres. Comprendre la pensée néoréactionnaire, Gallimard, Paris, 2026.

Robert Pausch, « Die Rechten Hütchenspieler », in Die Zeit du 29 janvier 2026.

Jérôme Perrier, Le détournement populiste du courant libertarien. De origines de l'anarcho-capitalisme au populisme de droite, Note pour la Fondation pour l'innovation politique, Paris, 2025.

Jérôme Perrier, Le détournement populiste du courant libertarien. Le populisme paléo-libertarien de Javier Milei, Note pour la Fondation pour l'innovation politique, Paris, 2025.

Jean Solchany, Wilhelm Röpke, l'autre Hayek. Aux origines du néolibéralisme, Publications de la Sorbonne, Paris, 2015.

Pierre-André Targuieff, L'anarchisme ou le fanatisme de la liberté, Editions de l'Observatoire, Paris, 2025.

\* Olivier Meuwly est historien et essayiste suisse. Les opinions exprimées dans cet article sont les siennes.



## Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°4 | April 2026

---

<sup>i</sup> Le terme « libéral » sera utilisé dans le sens européen du terme et non dans le sens nord-américain, qui le considère comme un synonyme du terme « social-démocrate ».